Gabriel Giroud *(G. Hardy)*

Le théoricien le plus instruit des problèmes du néo-malthusianisme

par Jeanne **HUMBERT**

D'origine lyonnaise, Gabriel Giroud vit le jour le 29 août 1870. C'est donc à l'occasion du centenaire de sa naissance qui, fait curieux, coïncide avec celui d'un autre néo-malthusien déclaré, Eugène Humbert, son ami, son « compagnon de lutte », comme il disait, que j'écris ces lignes.

Tout jeune il vint à Paris, avec son frère et ses parents. La famille s'installa dans un immeuble à Montmartre, où vivait le peintre Puvis de Chavannes, ami du père et son compatriote. Malheureusement pour le jeune Gabriel, ce père mourut tôt et la jeune veuve laissée dans une situation difficile dut se séparer de ses enfants qui furent admis à l'orphelinat Prévost à Cempuis. Gabriel allait avoir sept ans. « J'étais à Cempuis bien avant Paul Robin», me disait-il, alors qu'il était venu passer une quinzaine de jours près de moi en 1945, quelques mois avant sa mort. Tous les deux nous remuions les cendres de nos souvenirs communs de militants de même bord, et il me contait, de la façon enjouée qui était la sienne, les diverses péripéties de son enfance et de son adolescence, puis aussi son contact avec celui qui fut son merveilleux éducateur et, plus tard, son initiateur aux idées libertaires, au néo-malthusianisme et en fit ainsi un homme complet, un anarchiste dans le sens le plus total du terme.

L'établissement Prévost où fut élevé Gabriel Giroud avait été légué en 1875 par un riche philanthrope pour qu'y soient recueillis, éduqués et soignés quelques orphelins. Quand Paul Robin en prit la direction, en 1880, tout changea dans la maison. Il apporta avec lui un sang nouveau, fit abattre des murs, dont la vieille chapelle qui ne devait plus servir aux offices, agrandit les classes, fonda des ateliers, purifia tout, construisit une piscine, rendit la liberté à tous ces jeunes jusque-là parqués dans des locaux plutôt insalubres et privés de l'expansion nécessaire à la jeunesse pour s'épanouir pleinement.

Dans son livre sur Paul Robin, Gabriel Giroud retrace avec une vénération émouvante ce que fut la prise de contact avec ce nouveau

directeur qui ne ressemblait en rien à ceux que jusque-là il avait connus dans ce lieu :

> *Je garde le souvenir de sa première visite, écrit-il. Le froid était vif. Pour attendre notre futur directeur, nous étions groupés dans notre pauvre cour étroite, close par des murs de briques et des portes de fer pleines et soigneusement verrouillées. Bientôt, accompagné du régent provisoire, un homme à l'allure vive s'avança vers nous. Il souriait à nos jeunes têtes. De taille moyenne, plutôt trapu, le dos légèrement voûté, il avait les yeux gris-bleu très vifs, une barbe presque fauve et de longs cheveux châtain clair qui bouffaient en boucles sous un feutre à larges bords. Point d'allocution pontifiante. Un bonjour cordial. Et, comme nous avions froid, son premier soin fut de nous entraîner à courir, sauter, battre la semelle. Quand nous fûmes à l'abri, réchauffés, à notre aise déjà, et presque familiers, il nous pria de chanter un air de notre répertoire.*
>
> *Nous n'en avions d'autre que celui des rues parisiennes et, après la défaite, nous mangions du « prusco », comme aujourd'hui, après la victoire, on dévore du « boche ». Nous entonnâmes un chant de haine : « Mort aux Prussiens, c'est le cri de la France ». Il brisa notre élan. « Mes enfants, je reviendrai sans doute, et nous apprendrons de jolis airs sur des paroles aimables.» Il revint en effet, et se fixa à Cempuis le* 20 *décembre* 1880.
>
> *Ses enfants furent bientôt parmi nous, vêtus comme nous de l'uniforme des orphelins, élevés comme nous. Mme Robin devint notre maman attentive. Tout deux nous traitèrent comme leurs enfants. Ils étaient avec nous chaque jour, à toute heure, prenant part à nos exercices, à nos travaux, à nos plaisirs, entrant même dans nos rondes, chantant avec nous, vivant avec nous.*

On se rend aisément compte du prix que devaient attacher à ce traitement affectueux, si différent de celui auquel ils étaient habitués, tous ces petits infortunés.

Gabriel Giroud fit donc toutes ses premières études à Cempuis jusqu'à son admission à l'Ecole normale où il devait faire le stage nécessaire pour être reçu parmi les membres de l'enseignement. A l'Ecole normale il contracta deux graves maladies, une pleurésie qui ne guérit jamais, et la fièvre typhoïde. Ferdinand Buisson qui l'avait en affection, lui conseilla d'aller passer sa convalescence sous un climat plus chaud et lui fit obtenir un poste en Tunisie. C'est ainsi que le nouveau promu devint surveillant et bibliothécaire au collège de Téboursouk. Ses fonctions lui laissant des loisirs, il les employa à parfaire ses connaissances générales par de nombreuses et sérieuses lectures. Mais aussi loin qu'il était allé, il n'avait cessé d'entretenir une correspondance suivie avec ses professeurs de Cempuis, surtout avec le plus estimé, Paul Robin. Et dès que sa santé fut un peu rétablie, il accepta avec joie l'invitation pressante que lui fit ce dernier, de réintégrer la grande famille cempuisienne. Son retour eut lieu en 1892. Il fut dès lors chargé à l'orphelinat du cours complémentaire.

L'année d'après il épousait Lucie Robin, la seule fille de son maître, et qui était l'aînée des trois autres enfants de Paul Robin ; elle était également professeur et dirigeait les cours de dessin. Le beau portrait qui orne la couverture de l'ouvrage de Giroud sur Paul Robin est de sa main.

Gabriel Giroud demeura à Cempuis jusqu'en 1894, c'est-à-dire jusqu'au moment où les ennemis de Paul Robin et de ses formules nouvelles d'éducation (classes jumelées, même instruction pour les garçons et les filles, mêmes jeux, pas d'instruction religieuse, etc.) réussirent par leurs campagnes calomnieuses et malgré les enquêtes favorables à obtenir sa révocation.

Quittant Cempuis, Gabriel Giroud et sa femme furent nommés instituteurs dans des écoles parisiennes, Robin rentra chez lui, rue du Surmelin dans notre vingtième arrondissement qui fut vraiment le berceau du néo-malthusianisme français. Si la pédagogie officielle ne trouva pas dans Giroud un instrument bien soumis ni très assidu, par contre, les idées du vieux maître de Cempuis, son beau-père, avaient germé et superbement mûri dans son cerveau lucide. Et la moisson en fut et en reste abondante.

Alors que les géniales anticipations de Paul Robin sur les plans pédagogique, social, féministe, révolutionnaire et néo-malthusien ne furent que canevas solides, résumés nourris mais éparpillés dans divers journaux, revues, controverses, conférences, brochures ou feuillets, Gabriel Giroud s'attacha aux œuvres de longue haleine, à l'élucidation, au document contrôlé et le disciple sur ce point surpassa le maître.

Petit à petit naissent sous sa plume des études sérieuses. Déjà, à Cempuis, il avait réuni les éléments qui firent l'objet d'un gros volume relatant les méthodes nouvelles, les tentatives de rénovation pédagogique, d'éducation intégrale apportées par Paul Robin à Cempuis, et copiées depuis par maints enseignants. Cet ouvrage parut chez Costes, sous le titre « Cempuis ». Il écrivit ensuite un deuxième volume intitulé « Le Développement de l'enfant », préfacé par Emile Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur. C'est une suite d'observations très intéressantes sur l'évolution physique et intellectuelle des enfants.

Lorsque Paul Robin eut décidé de se livrer ouvertement à la propagande néo-malthusienne et de créer un organe pour cette diffusion, Gabriel Giroud fut mis largement à contribution et fournit à « Régénération » de nombreux articles, des échos, des bibliographies, des revues de presse, etc. Sa qualité d'instituteur lui fit choisir plusieurs pseudonymes dont les plus connus étaient G. Hardy et C. Lyon. Il eut des polémiques véhémentes avec bien des écrivains de droite, de gauche et aussi d'extrême gauche. C'est ainsi qu'il dut répondre dans «Régénération» de décembre 1905 à Elisée Reclus qui, dans un article paru dans «Aurora» de mai 1905, organe libertaire de Sao Paulo (Brésil), avait publié un article intitulé « La grande mystification », où les néo-malthusiens n'étaient pas ménagés. Il titra sa réponse « La grande erreur » dont voici l'essentiel :

Quelques mois avant sa mort Elisée Reclus écrivit pour « Aurora » (n° 4 de mai 1905), un article intitulé « La grande mystifica-

tion ». Les mystificateurs c'était nous. Pour le prouver, l'auteur essayait d'anéantir les données statistiques produites ici et les déductions que j'en tirais.

Il terminait par une invocation quasi religieuse à la Révolution, « le seul moyen, disait-il, de conquérir le pain ».

J'espérais que le travail du doux prophète anarchiste serait reproduit par une au moins des publications libertaires françaises, à qui j'aurais pu répondre. Il ne l'a point été que je sache. Je reproduis donc l'article que j'adressai à « Aurora » (n° 6 de juillet). Je n'en modifie que le titre. Il était intitulé « Longue duperie ». La duperie, dans mon esprit, c'était cette foi naïve en la seule Révolution, *vaine tentative jusqu'ici, bouleversement momentané aboutissant à d'anodins changements dans le personnel gouvernemental mais n'apportant aux malheureux, au grand nombre, ni le bien-être, ni les bienfaits espérés ; et vain effort d'ailleurs, aussi longtemps qu'on ne l'appuiera pas sur la base solide du néo-malthusianisme. Mais je ne voudrais pas qu'on pût croire un moment que j'aie jamais considéré comme un faiseur de dupes le savant honnête et généreux que fut Elisée Reclus. Son erreur, sa* grande erreur *fut de nier la valeur du néo-malthusianisme. Ses coreligionnaires l'ont commise avec lui. Bakounine, Kropotkine et leurs disciples ignorent ou rejettent le principe de population et le néo-malthusianisme. Ils ignorent ou rejettent le chapitre premier de toute vue sur l'organisation de la société.*

une mise au point visant les statistiques, les nourritures ab-
r les humains et celles, trop oubliées par ses contradicteurs, à l'alimentation du bétail, Gabriel Giroud continue :

Il est étonnant qu'on ne veuille pas admettre que les hommes, comme tous les autres êtres vivants, sont soumis à la loi biologique — *indépendante des temps, des régimes sociaux, — de Malthus, loi qui fut étendue par Darwin à tous les êtres organisés et qui a fait la base de ses travaux, loi admise par tous les biologistes.*

Nous sommes avec Elisée Reclus quand il proclame la nécessité de la révolution. Mais il ne s'agit pas seulement d'indiquer le but à atteindre, il faut en donner les moyens.

Eh bien ! je veux laisser de côté toutes les considérations théoriques irréfutées et irréfutables qui sont à la base du néo-malthusianisme. Je m'adresse au bon sens, à l'observation, à l'expérience des travailleurs : la limitation des naissances n'apporte-t-elle pas le bien-être, tout au moins le bien-être familial ? Proportionner ses rejetons à ses moyens, n'est-ce pas leur assurer et s'assurer des chances de résistance dans la lutte ? Quand le nombre des enfants augmente, le salaire peut-il augmenter proportionnellement ?

Pour le travailleur n'y a-t-il pas plus de force dans la lutte contre le capital à n'être point encombré d'une progéniture nom-

breuse ? Et dans les grèves ? Et quand, violemment désireux de regimber contre le servage, quand toutes ses pensées, tous ses sentiments le portent à se révolter contre l'injustice, le prolétaire pourtant accepte le joug, n'est-ce pas souvent parce qu'il est prolétaire, *c'est-à-dire* faiseur d'enfants, *et qu'il pense aux petits qui demain manqueront de pain ?*

....

Le néo-malthusianisme c'est la disparition de la concurrence folle, des guerres, de la prostitution, de la misère. C'est la race régénérée par la sélection ; c'est l'éducation rendue possible.

La mystification *consiste surtout à chanter, louer, invoquer la* Révolution *sans fournir les moyens de la réaliser. Et c'est parce qu'on s'est borné à écrire, à chanter, à discourir, c'est parce qu'on n'a pas voulu tenir compte de la question de population que la révolution n'a été, jusqu'ici, qu'une longue duperie.*

Les générations qui viennent le comprennent et le comprendront de plus en plus. Elles ne se contentent pas des affirmations des prophètes ; elles étudient, et le néo-malthusianisme leur apparaît comme indispensable à la conquête du bonheur. La révolution sera pacifique. C'est par le néo-malthusianisme qu'elle se réalisera.

La lutte fut âpre pour les néo-malthusiens de la première époque ; outre les persécutions qui leur furent largement dispensées, ils avaient contre eux bien des gens qui sans connaître une ligne du livre de Malthus «Essai sur le principe de population», ou celui du docteur George Drysdale « Eléments de science sociale », pour plus que bien d'autres ouvrages sur le sujet, émettaient des opinions sans aucune base solide, fortement empreintes pour la plupart d'un vieux fond de relent judéo-chrétien qui leur faisait rejeter des problèmes touchant de près à la sexualité.

Dans le périodique fondé en 1908 par Eugène Humbert « Génération consciente », Gabriel Giroud continua son labeur de théoricien spécifiquement néo-malthusien. Durant la guerre de 14-18, il publia quelques numéros d'un mensuel qu'il maintint malgré les intimidations et les rappels à l'ordre des galonnés, maîtres de l'heure. Puis ce fut dans notre « Grande Réforme », de 1931 à 1939, que Gabriel Giroud écrivit ses meilleurs articles, dont une étude parue dans plusieurs numéros, et éditée par la suite en brochure sur « L'Inabondance universelle » où il examina et démentit toutes les assertions optimistes à l'excès des abondancistes tels que Jacques Duboin, par exemple.

Il est regrettable que toutes les publications éditées avant la deuxième guerre mondiale soient disparues. Je ne peux donc conseiller de s'y référer. Tous nos journaux, nos livres, nos brochures, dont beaucoup sont frappés par la loi toujours existante du 31 juillet 1920, sont à peu près épuisés, sauf mon livre sur « Eugène Humbert et l'histoire du mouvement néo-malthusien français ». Je tâche toujours, quand l'occasion m'en est

donnée, de revenir sur ce problème fondamental de la nécessaire limitation de la population, sur les conséquences désastreuses, que connaît actuellement l'humanité, de l'explosion démographique générale, cette «marée humaine » que l'on n'arrive pas à endiguer.

Gabriel Giroud s'est vaillamment battu durant toute son existence pour l'avènement d'un état social à visage vraiment humain ; toute son œuvre l'atteste. Son dernier écrit fut un éloge à la mémoire d'Eugène Humbert, tué sous les bombardements, et que je publiai dans « La Grande Réforme » dont j'avais repris en 1946 la publication.

La personnalité de Gabriel Giroud ne peut être mise en relief dans quelques pages ; il y faudrait un livre. Il l'a très bien définie lui-même dans ces quelques lignes qu'il a laissées en guise d'adieu à ses amis :

A ma mort, chers amis, à quoi bon falbalas
Et fleurs, et tralalas !
Ne vous dérangez pas, ne suivez pas ma bière
Allant au cimetière.
Laissez ma tombe au temps, au vent, aux éléments...
Sans nom, sans monument.
Si quelqu'un demandait : « Quel est le délaissé
Gisant dans ce carré ? »
Qu'on réponde : « Un quidam, libertaire et païen,
Un néo-malthusien ».

Quand Sébastien Faure conçut le projet de publier « l'Encyclopédie anarchiste », il pressentit Gabriel Giroud ainsi que les autres leaders néo-malthusiens afin qu'ils apportassent leur collaboration. Et la question de population tient une grande place dans les colonnes de cette œuvre unique dans la littérature française .

J. H.

Œuvres de Gabriel Giroud :

Cempuis, Education intégrale. Costes, éditeur, Paris.

Observations sur le développement de l'enfant. Préface d'Emile Duclaux, de l'Institut Pasteur. Costes, éditeur.

La loi de Malthus, exposé et réponse aux objections.

Population et subsistance (1904).

Néo-malthusianisme et Socialisme, Controverse avec Alfred Naquet, Edition de Génération Consciente, Paris

Malthus et ses disciples, Ed. de Génération Consciente.

La vasectomie (1913).

Moyens d'éviter la grossesse (1908), 125e mille.

La Question de population (1913).

Avons-nous trop de tout ? (1935), Edit. La Grande Réforme.

Inabondance universelle (1938).

Paul Robin, sa vie, ses idées. Edit. Mignolet et Storz, Paris.